

# SOMMAIRE de MOBILIER MONUMENTAL – MOBILIER RELIGIEUX – PEINTURE – SCULPTURE - TEXTILE

---

**MOBILIER MONUMENTAL** (gisant)

**MOBILIER RELIGIEUX** (ensemble de l'ancien maître-autel)

**PEINTURE** (tableau)

**SCULPTURE** (sculpture)

**TEXTILE** (tapisserie)

# SOMMAIRE de MOBILIER MONUMENTAL – MOBILIER RELIGIEUX – PEINTURE – SCULPTURE - TEXTILE

---

## MOBILIER MONUMENTAL



Gisants : Marguerite de Bruyères et Jacqueline de Beauvais à Bruyères-le-Châtel

## MOBILIER RELIGIEUX



Ensemble de l'ancien maître-autel : maître-autel, retable et tabernacle à Corbeil-Essonnes

## PEINTURE



Tableau : Vue du parc de Méréville, par Hubert ROBERT, à Méréville



Tableau : Bords de Loire, par Olivier DEBRÉ, à Villemoisson-sur-Orge

## SCULPTURE



Sculpture : Oscillant 1, par Marcel VAN THIENEN, à Orsay

## TEXTILE



Tapiserie : le Jardin des poètes, par Jean LURCAT, à Juvisy-sur-Orge

commune : BRUYERES LE CHATEL

canton : Arpajon

édifice : église Saint Didier, 11<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècles (CMH, 1931)

emplacement : bas- côté nord

déplacement : transfert de la chapelle du château de Morionville

type : ensemble de deux gisants : Marguerite de Bruyères et  
Jacqueline de Beauvais

dénomination : sculpture funéraire

matière et technique : calcaire taillé

datation : 1<sup>er</sup> quart du XVe siècle

dimensions : l., 166 cm et 170 cm ; L.48 et 49 cm

auteur : inconnu

atelier : inconnu



#### PROTECTION DE L'ŒUVRE

propriétaire : commune de Bruyères le Châtel

protection actuelle : non protégé

protection proposée : Inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments  
historiques (ISMH)



#### INTERET DE L'ŒUVRE

Il existe deux gisants classés (depuis 1911) dans le département : le chevalier Jehan de Montsalt (1376 ; H 189 cm) à Courances, et le chevalier de la Honville (1301 ; H 250 cm) à Fontenay le Vicomte. Les gisants de Bruyères le Châtel, fragilisés par leurs déplacements et une première restauration maladroite, sont l'unique représentation de la statuaire funéraire féminine du XVe siècle connue à ce jour en Essonne ; l'indéniable qualité esthétique et la finesse d'exécution des œuvres doivent être soulignées.

Département de l'Essonne

**DESCRIPTION DE L'ŒUVRE**

Statues de dimensions comparables : 1,70 m de long sur 0,49 m de large/1,66m de long et 0,48 m de large

Sur support de bois

Deux gisants de femmes, les mains jointes sur la poitrine, dont la tête repose sur des coussins à glands et les pieds sur des chiens qui jouent. Chaque personnage est coiffé du voile de veuve qui recouvre les cheveux réunis de chaque côté du visage, et porte une mentonnière.

Le type de vêtement est illustratif de celui porté dans les années 1360, et d'une manière générale arboré par la noblesse française pendant près de 100 ans : robe à manches étroites et longues, surcot et ceinture d'orfèvrerie.

On peut aussi rapprocher ces gisants de celui d'Anne de Bourgogne, duchesse de Bedford, sculpté par Guillaume Vluten avant 1444 (conservé au musée du Louvre), à la fois par leurs dimensions et la position

**ETAT DE L'ŒUVRE**

Les mains ont été cassées et les visages martelés. Depuis leur transfert dans l'église Saint Didier, les statues se sont « naturellement » détériorées, en raison de leurs conditions de transfert et de conservation : la chapelle était fermée alors que l'église est ouverte en permanence, et les modalités de transport ont occasionné des dommages sur les oeuvres .

ci-dessous, église Saint Didier, juin 2005



ci-dessous, chapelle du château de Morionville, septembre 2004



## HISTOIRE DE L'ŒUVRE



Le château dit « de Morionville » fut édifié au 18<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement de l'ancien fief « des moines blancs » (religieux appartenant à l'ordre de Cîteaux, qui adoptèrent l'habit blanc au 11<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'apparition de la Vierge à Saint Albéric), dépendant de l'abbaye des Vaux de Cernay, jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle.

Au 18<sup>e</sup> siècle (ca 1750), l'abbé Lebeuf remarque dans la chapelle du collatéral sud, trois statues : celle d'un homme et à chacun de ses côtés, celle d'une femme. Les épitaphes sur le tombeau permettent de les identifier comme étant d'une part le gisant de **Marguerite de Bruyères, dame des Bordes** et héritière de la seigneurie de Bruyères, épouse de Guillaume des Bordes (chancelier du roi, mort en 1396), qui décéda en 1420. ; son épitaphe : « Cy gist noble Dame Madame de Bruyeres Dame des Bordes & dudit Bruyeres, & femme de feu Messire Guillaume seigneur des Bordes, jadis, qui trespassa l'an M CCCC & XIX. Priez Dieu pour elle » . D'autre part le gisant de **Jacqueline de Beauvais**, épouse de Jean des Bordes, fils du précédent et châtelain de Beauvais, qui décéda en 1413 ; son épitaphe : « Cy gist noble Dame Madame acqueline-Chasteline de Biauvas femme dudit Messire Jehan des Bordes qui trespassa l'an M CCCC & XIII.

Priez Dieu pour elle . Et enfin, le gisant de Jean de Bordes.

Marguerite de Bruyères, qui survécut à son mari et à son fils, demanda dans son testament (1416) à ce que sa tombe fût érigée dans la chapelle Notre-Dame de l'église Saint-Didier, et à ce qu'y fussent également ramenées celles de son fils et de sa belle-fille.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le baron de Guilhermy retrouve sous le porche de l'église les fragments de deux gisants de femmes ; le gisant de Jean de Bordes a disparu, et la grande dalle recouvrant le tombeau transportée dans le chœur au pied de l'autel. Les mutilations (martèlement des visages et des mains) attestent l'origine révolutionnaire de la destruction.

Après ce témoignage, la trace des gisants se perd ; à une date inconnue, les statues funéraires ont été restaurées (maladroitement) et transportées dans la chapelle du château de Morionville, propriété de la famille de Ferrières, dont le dernier héritier direct meurt en 1944.

En 1972, la société Vitakraft - nouvel acquéreur du domaine - détruisit le château pour y édifier une usine moderne. Seuls subsistèrent des bâtiments anciens les communs, le chœur de la chapelle, et la poterne d'entrée du château. En 2004, la société Vitakraft, souhaitant se débarrasser des deux gisants conservés dans la chapelle, établit un acte de donation en faveur de la commune, permettant ainsi leur retour dans l'église Saint Didier.

## SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

« Histoire du diocèse de Paris », par l'abbé Lebeuf, t.9, p.236-256, in-16/94, 1757. « Inscriptions de la France du Ve au XVIII<sup>e</sup> siècle », par le baron de Guilhermy. « Bruyères le Châtel », par F. Martin, notes n°58, pbr/376, 1888 . « Grand dictionnaire universel », par P. Larousse, 19<sup>e</sup> siècle .« Notice historique sur le château et la seigneurie de Bruyères le Châtel », Archives diocésaines K0441, 1970 . « Les gisants de Morionville, deux sculptures du XV<sup>e</sup> siècle », par Arlette Auduc, Inventaire général, 1998.

[culture.gouv.fr](http://culture.gouv.fr) : base Mérimée, référence IA91000206, 1997 ; base Palissy, référence IM91001190, 1998.

---

commune : CORBEIL-ESSONNES

canton : CORBEIL-ESSONNES

édifice : église Saint Etienne, 12<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècle ; (CMH, 1930)

emplacement : chœur

---

type : mobilier religieux

dénomination : ensemble ; maître autel ; retable ; tabernacle

matière et technique : pierre ; bronze ; toiles marouflées ; bois ; soie ;  
terre cuite (?) ; peinture décorative

datation : 19<sup>e</sup> siècle ; 1881

auteur : Francis Jacquier (sculpteur)

atelier : Caen ; Paris

---

#### PROTECTION DE L'ŒUVRE

propriétaire : commune de Corbeil-Essonnes

protection actuelle : non protégé

protection proposée : inscription

---

#### INTERET DE L'ŒUVRE

L'atelier « Francis et Aymé Jacquier » à Caen, spécialisé en ameublement et décoration d'édifices religieux, réalisa l'ouvrage d'art avec deux types de pierre de prestige. "La pierre d'Aubigny" fut employée pour les marches d'autel. La carrière située en Bourgogne servit à la construction de grands édifices nationaux (le Louvre et le jardin des Plantes). "La pierre de Caen" fut employée pour l'autel. La carrière située en Normandie servit à la construction d'édifices à l'étranger (la Tour de Londres et l'intérieur de la Maison Blanche). Il existe deux bas reliefs à Paris (église Notre Dame des Victoires, CMH en 1905) réalisés par « Jacquier, sculpteur » en 1876.

Le maître autel de l'église Saint Etienne d'Essonne a été spécialement conçu pour cet édifice, à la demande du donataire et desservant, l'abbé Bée. L'ouvrage fut présenté par l'atelier Jacquier à l'Exposition (Compagnons du devoir ?) de Tours, en mai 1881. Il est donc important de préserver ce patrimoine local, unique en Essonne, en lui accordant une protection au titre des monuments historiques.

---



### DESCRIPTION DE L'ŒUVRE

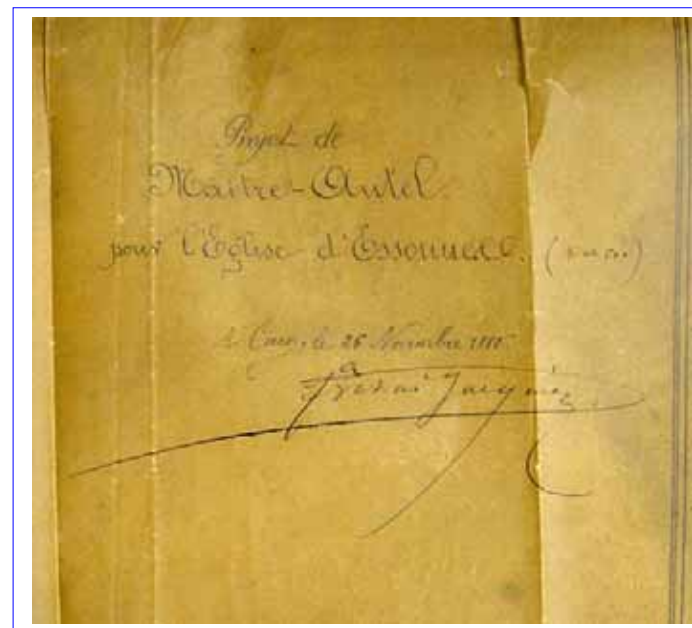
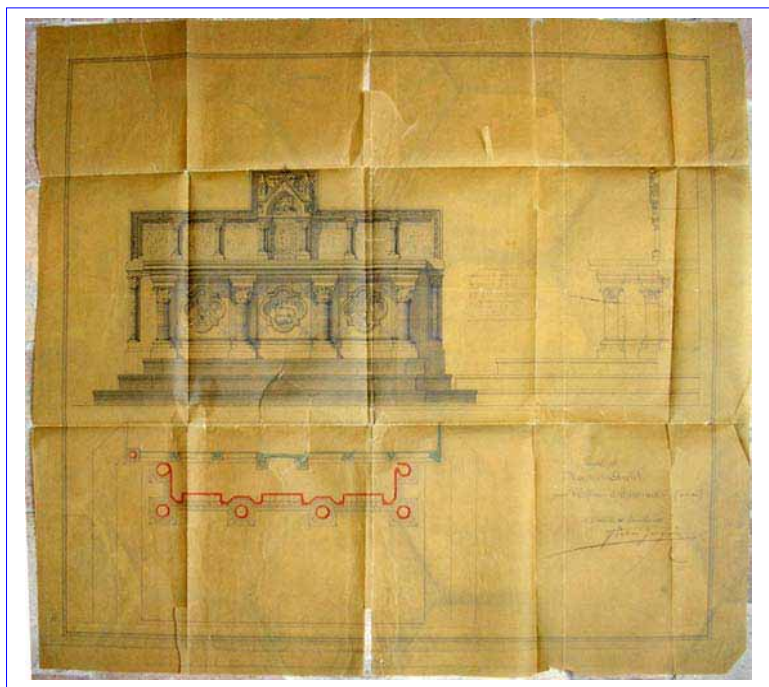
L'ancien autel consacré, en pierre, renferme dans la table les reliques de Sainte Blandine, Saint Clément et Saint Victor. En partie basse trois rosaces en terre cuite (?) en bas relief, ornées du pélican et de l'agneau pascal. En partie haute dans les six compartiments du retable, des toiles marouflées représentant des scènes de la vie de Sainte Geneviève, Saint Pierre, Saint Etienne, Saint Louis, Saint Simon et Sainte Catherine. La porte du tabernacle en bronze est ornée en bas relief, du Sacré Cœur de Jésus. L'intérieur du tabernacle en bois, est revêtu de soie blanche. Ornementation de colonnes peintes et sculptées : de chaque côté de l'autel et de la porte du tabernacle ; entre chaque rosace du tombeau, et toile marouflée du retable. Au dessus du tabernacle, un piedestal pour recevoir la croix.

---

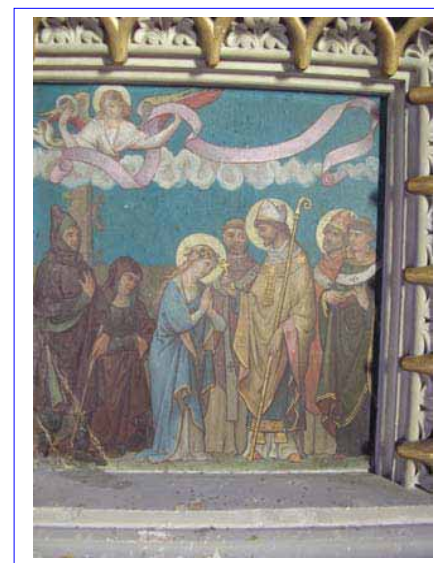
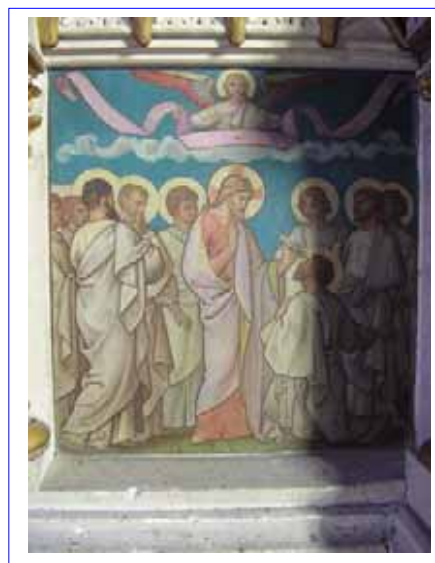
### ETAT DE L'ŒUVRE :

bon état

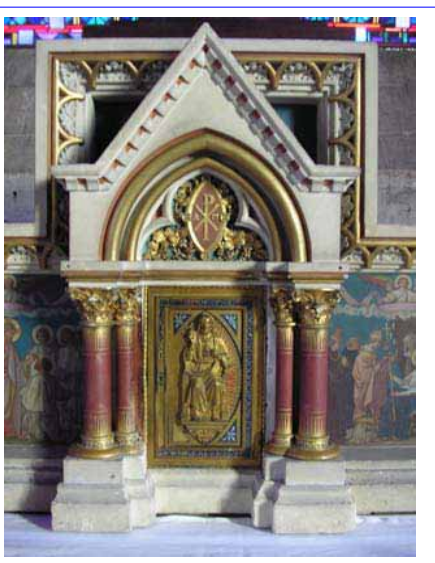
---

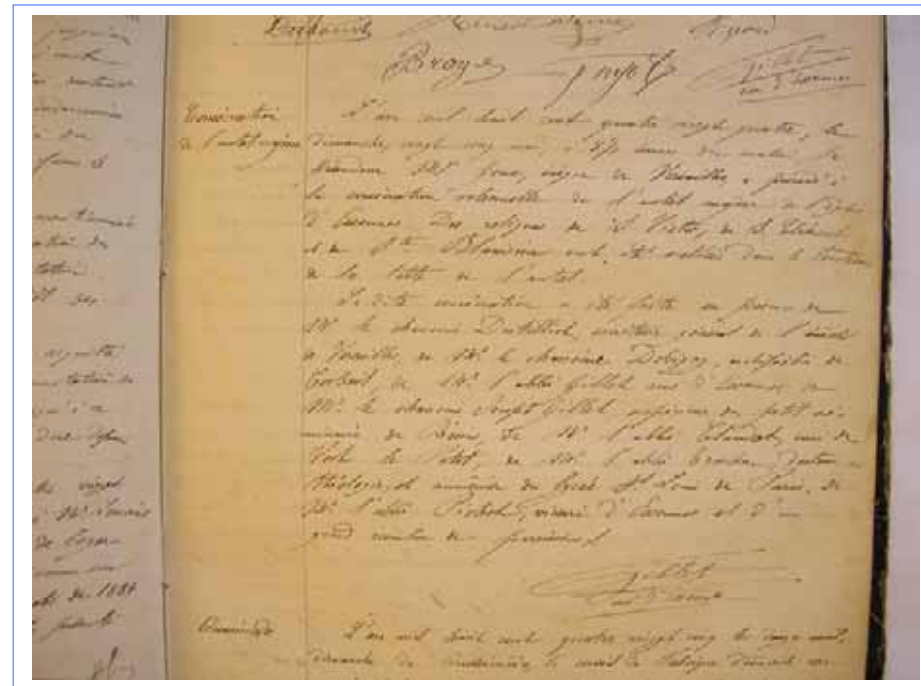


*plan sur calque ; projet de maître autel pour l'église d'Essonnes ; daté et signé « 26 novembre 1880, Francis Jacquier ».*



*toiles marouflées du retable ; tabernacle*





*Bas-reliefs de la partie basse de l'autel ; consécration de l'autel majeur, 1884*

---

## HISTORIQUE DE L'ŒUVRE

La construction de l'église Saint Etienne date du début du 12<sup>e</sup> siècle. Elle appartient à Ansel (ou Anseau) de Garlande (époux d'Agnès de Rochefort de Montlhéry) qui reçoit en 1107 la châtellenie de Gournay-sur-Marne, du futur roi Louis VI le Gros. Ansel devient sénéchal en 1108. Il fait don de l'église Saint Etienne au monastère Gournay-sur-Marne dépendant de l'ordre de Cluny. Dès le début du 17<sup>e</sup> siècle, l'église subit de gros dégâts et fragilise l'édifice, par les explosions répétées de la poudrerie d'Essonnes (murs ébranlés, voûte effondrée, vitraux brisés, dégradations du maître autel). En 1821, le départ de la poudrerie permet d'envisager de grands travaux intérieurs et extérieurs... qui tarderont faute de moyens financiers.



*(Registre des délibérations du Conseil de fabrique d'Essonnes).*

1876, le 23 avril - Délibéré sur le projet de construction d'un maître autel

1878, le 7 juillet - Approbation sur le projet de construction d'un maître autel

1881, le 24 février - L'abbé Simon Pierre Bée (curé de la paroisse) propose de prendre à sa charge le prix de la construction du maître autel, tel qu'il est détaillé sur les plan et devis présentés par Mr Jacquier ainé sculpteur à Caen, et approuvé par le Conseil de fabrique.

1884, le 25 mai - Consécration de l'autel majeur par Monseigneur Goux, évêque de Versailles. Des reliques de St Victor, St Clément et Ste Blandine ont été scellés dans le tombeau de la table de l'autel.

---

## SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

« Don du maître autel, 1881 ; consécration de l'autel majeur, 1884 » registre de délibérations, 1866-1930, Archives diocésaines, KO652 ; « Projet de construction du maître autel d'Essonnes : correspondance de travaux et plan du sculpteur, 1878-1880 » fonds sequestrés sur les paroisses, Archives départementales, 9V/49 ; « Etréchy » Etampes pittoresque par M. Legrand, t. 2, p. 1180-1229, 1907, 8°/682\_3 « Histoire de Corbeil à travers les siècles » par L. Combes-Marnès, 1950, 4°/1070 ; « Corbeil et Essonnes, les origines de la fusion » par Georges Michel, 1976, 8°/1306 ; « Pré-inventaire » Archives départementales, 1976, 2W/29 ; « La Bible et les saints, guide iconographique » par G. Duchet-Suchaux et M. Pastoureau, nouvelle édition, 1994 ; « Notice historique sur l'église Saint Etienne de Corbeil-Essonnes » par Madame G. Michel, Association pour la Sauvegarde de l'église Saint Etienne de Corbeil-Essonnes, 1997 ; « Encyclopédie de l'art » par L. Felici, nouvelle édition, 2000.

[www.culture.gouv.fr](http://www.culture.gouv.fr) : base Mérimée, référence : PA00087864 ; base Palissy, références : PM 75000509, PM75000510, 1994 ; <http://www.carriere-aubigny.com> ; <http://www.etab.ac-caen.fr/discip/geologie/mesozoi/bathoni/autre/coucaen.htm>T.

---

commune : MÉRÉVILLE  
canton : MÉRÉVILLE

édifice : Hôtel du Département  
emplacement : Cabinet du Président du Conseil général

---

type : tableau  
dénomination : **Vue du parc de Méréville**

matière et technique : Huile sur toile  
datation : XVIII<sup>e</sup> siècle  
auteur : Hubert Robert

---

#### PROTECTION DE L'ŒUVRE

propriétaire : Conseil général de l'Essonne

protection actuelle : non protégé  
protection proposée : classement

---

#### INTERET DE L'ŒUVRE

Cette toile fait partie d'une suite d'œuvres de grandes dimensions réalisées par le peintre Hubert Robert à la demande du marquis de Laborde, propriétaire du domaine de Méréville depuis 1784, pour décorer son château en illustrant divers points de vue du parc. Elle a été acquise par le Conseil général en vente publique à l'hôtel Drouot en décembre 2005. Hubert Robert, né en 1733, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, compta parmi sa clientèle les plus hautes personnalités du royaume, et fut chargé dès 1774 de l'aménagement des résidences royales (hameau de la reine et parc de Rambouillet, bains d'Apollon et salle de théâtre pour Marie-Antoinette à Versailles, etc.), nommé dessinateur des jardins du roi en 1777, garde des tableaux du roi en 1778 et garde du Muséum en 1784.

A noter qu'en 1995, une œuvre du même auteur intitulée « le pont de Méréville » a été vendue, et qu'en 1907, le musée des beaux-arts de Rouen acquérait par legs une « Vue d'un parc avec un pont », représentant l'une des fabriques du parc de Méréville, le temple de la Sybille. En 1999, une autre « Vue du château et du parc de Méréville depuis le lac », datée de 1791, fut vendue à l'hôtel Drouot. Un autre tableau d'Hubert Robert se trouve déjà en possession du conseil général de l'Essonne : « une vue du parc de Chamarande », classé monument historique en 2003, et est actuellement visible dans le château de Chamarande.



Les plus importantes collections d'œuvres (dessins et peintures) de cet artiste se trouvent actuellement au musée de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg (du fait des liens privilégiés entretenus par l'artiste avec la famille impériale de Russie et les grands amateurs russes), au musée de Valence (par la donation de Julien-Victor Veyrenc en 1836, proche de l'artiste, puis par des achats et dépôts du musée du Louvre) et au musée du Louvre. Une exposition rétrospective « Hubert Robert et Saint-Pétersbourg » fut d'ailleurs organisée en 1999 au musée de Valence (la 2eme de cette importance après celle montée en 1933 à l'Orangerie des Tuileries pour célébrer le bicentenaire de la naissance de l'artiste)

D'autres peintres célèbres de cette époque comme Charles-Joseph Vernet et Greuze ont également participé à la décoration du site et peint Méréville.

La qualité intrinsèque de l'œuvre, l'importance de l'artiste et l'intérêt porté depuis quelques années par le Département au patrimoine des jardins, à sa conservation et à sa représentation historique et symbolique arguent en faveur du classement de cette œuvre.

---

## DESCRIPTION DE L'ŒUVRE

### Décor et iconographie

Vue du parc de Méréville, représentant la grande cascade située derrière le pont rustique ainsi que le belvédère dominé par la colonne Trajane

### Etat de l'œuvre

En restauration pour nettoyage de surface

---

## HISTORIQUE DE L'ŒUVRE

En 1784, Jean-Jacques de Laborde, négociant, financier et banquier de la Cour, vend son château de la Ferté -Vidame pour acquérir celui de Méréville. A cette époque règne la mode des jardins à l'anglaise, caractérisés par des tracés paysagers nouveaux, proches des formes produites par la nature et agrémentés de folies et de fabriques (constructions architecturales utilitaires et décoratives dont la position dans un jardin peut créer une scène ou une vue pittoresque). L'architecte de Bagatelle, François-Joseph Bélanger, réputé pour sa connaissance des jardins anglais, fut chargé de dessiner un nouveau parc autour du château aménagé en 1768 sur les restes d'une forteresse médiévale et entouré alors de jardins réguliers, et s'acquitta de la 1ere phase de réalisation (composition générale du parc, parcours de la Juine, forme du grand lac, tracé des chemins, ordonnancement des plantations, construction du pont de roches, du moulin et esquisse des 1ers modèles de la colonne rostrale et du pont d'acajou) ; Hubert Robert (1733-1808) le remplaça en 1786 : peintre déjà célèbre, spécialiste de la peinture de ruines et de paysages, travailla alors avec l'architecte Barré à redessiner le tracé et créer des fabriques, afin d'exploiter pleinement les subtilités de ce paysage : ce sont ces fabriques que l'on retrouve sur les nombreux tableaux du parc de Méréville peints par Hubert Robert, illustrant ainsi l'un des chantiers les plus vastes et des plus aboutis dans le domaine des jardins au XVIII e siècle.

Le domaine de Méréville, après l'exécution du marquis de Laborde en 1794, fut encore le lieu d'une vie artistique et littéraire abondante au XIXe siècle ; en 1824, de nouvelles fabriques y furent même érigées (formant le village suisse), mais la plupart d'entre elles furent cédées au domaine de Jeurre (façade de la laiterie, temple de la piété filiale, colonne Trajane, cénotaphe de Cook, etc.) en 1896. l'ensemble du domaine, château et parc, fut classé monument historique en 1977-1978, avant d'être acheté par le Conseil général en 2000.

---

#### **SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES**

« Hubert Robert et les jardins » Jean de Cayeux, 1987 ; « Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours » de Monique Mosser et Georges Teyssot, 1991 rééditions 2002 ; « Dictionnaire historique de l'art des jardins » de Michel Conan, 1997 ; « Aux jardins de Méréville » de François d'Ormesson et Pierre Wittmer, 1999 ; « L'invention du jardin romantique en France, 1761-1808 » par Sophie Le Ménahèze, 2001.

---

---

**commune :** VILLEMOISSON-SUR-ORGE  
**canton :** LONGJUMEAU

**édifice :** Collège Blaise Pascal  
**emplacement :** Réfectoire du collège  
**déplacement :** 2003 -2004 pour restauration. Remis en place en 2004

---

**type :** tableau  
**dénomination :** Bords de Loire

**matière et technique :** huile sur toile  
**Datation :** 1974-1976  
**Auteur :** Olivier Debré (1920-1999)



---

#### PROTECTION DE L'ŒUVRE

**Propriétaire :** Conseil général de l'Essonne

**Protection actuelle :** non protégé  
**Protection proposée :** inscription

---

#### INTERET DE L'ŒUVRE

Après avoir commencé des études d'architecte et fréquenté l'atelier de Le Corbusier, Olivier Debré se tourne vers l'art pictural. Il découvre l'abstraction aux travers de rencontres (Soulages, Hartung, Staël) et met en œuvre une peinture très proche du réel qui se veut être une traduction de ses émotions et de ses sensations. C'est ainsi qu'Olivier Debré s'est souvent inspiré de paysages ou de phénomènes naturels (typhons, tempêtes...). Il matérialise ces atmosphères par une palette colorée, largement saturée et rythme ses toiles par d'amples coups de brosse qui vont parfois jusqu'à l'utilisation du balai. Il use aussi de contrastes de matière, avec notamment l'apport d'importants empâtements colorés.

Ce tableau de grand format (1,60m X 7,05m) est une œuvre exceptionnelle au regard de sa destination : un réfectoire de collège. Outre la qualité intrinsèque de ce tableau, sa destination est emblématique de cette politique de commande publique qu'est le 1% artistique relancé par André Malraux. La commission nationale fut longtemps présidée par Bernard Anthonioz qui considérait que les plus grands artistes contemporains devaient être accessibles aux collégiens et aux lycéens avant même que ces artistes ne deviennent des « valeurs patrimoniales ».

## DESCRIPTION DE L'OEUVRE

### Décor et iconographie :

L'œuvre conservée au collège de Villemoisson-sur-Orge s'inspire des rivages de la Loire où Olivier Debré avait son atelier ; c'est une transposition colorée d'un paysage qui lui était familier.

Dans la notice explicative qui accompagnait le projet, Olivier Debré précise : « la salle de réunion et de réfectoire où les enfants vivent tous les jours sera animée d'une décoration faite de couleurs vives et gaies ».

L'œuvre est datée au revers, avec la mention « bords de Loire ». La peinture a été exécutée à l'huile sur préparation blanche. Les tonalités jaunes sont ponctuées de bleues évoquant les bancs de sable, ponctués de trous d'eau qui jalonnent la Loire l'été et de rouge allusion, au soleil couchant. L'épaisseur de la matière varie localement en fonction de la facture, allant de couches très minces, fortement diluées, à des empâtements plutôt localisés dans la partie supérieure de la toile. La couleur est largement brossée et les traces d'exécution sont visibles. Cet effet volontaire, contribue à créer un effet visuel d'écoulement de la peinture dans une direction précise, suggérant ainsi l'effet d'onde des rivages de la Loire.

Etat de l'œuvre : bon état de conservation (restauration menée en 2002 : support David Cueco, couche picturale Véronique Sorano).

---

## HISTORIQUE DE L'ŒUVRE

Sur proposition de l'architecte Stephan Levordasky, Olivier Debré propose un projet de tableau monumental à la commission nationale du 1% du 9 octobre 1974. Malgré les réserves de l'inspecteur d'Académie qui aurait souhaité « une composition paysagère réaliste », la commission approuve à la majorité le projet et commande est faite à l'artiste. Celui-ci réalise son œuvre entre 1974 et 1976. Il monte la toile sur châssis en 1976 alors que la composition est déjà exécutée. Il intitule sa toile et la retouche au moment de son installation au collège en 1976.

L'œuvre a été identifiée en 1998 lors d'un recensement mené par le Service du Patrimoine Culturel du Conseil général qui visait à identifier l'ensemble des œuvres d'art réalisés dans le cadre du 1% et conservé dans les collèges du Département.

Une restauration a été menée en 2002 dans le cadre de la réhabilitation et du réaménagement du réfectoire du collège. A l'occasion de son réaccrochage, une protection et une mise en valeur de l'œuvre ont été menées.

---

## SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

- **Archives Nationales** : AN. Délégation aux arts plastiques /création artistique. Versement 880-446. carton 97.
- **Notice** Conseil général de l'Essonne 1998
- **Rapport d'intervention** Sorano-Stedman 2002

---

commune : ORSAY

canton : ORSAY

édifice : Collège Alexandre Fleming.

emplacement : Sur la pelouse à l'entrée du collège

---

type : sculpture

dénomination : Oscillant 1

matière et technique : acier inoxydable monté sur socle en béton

datation : 1973

auteur : Marcel VAN THI ENEN (1922-1998)

---

#### PROTECTION DE L'ŒUVRE

propriétaire : Conseil général de l'Essonne

protection actuelle : non protégé

protection proposée : inscription

---

#### INTERET DE L'ŒUVRE

Cette œuvre a été réalisée dans le cadre du dispositif de commande publique que l'on appelle communément « 1% artistique ». Il s'agit d'une sculpture monumentale d'environ 5m de hauteur, et de 3m d'envergure, particulièrement représentative de l'évolution de la sculpture au cours de la 2<sup>ème</sup> moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Au cours de ce siècle, à partir de Rodin, la sculpture a vu ses techniques et même son champ d'application considérablement évoluer.

D'une œuvre massive en trois dimensions réalisée par ajout de matière (modelage, fonte) ou enlèvement (marbre, pierre) les artistes étendent leur domaine d'intervention allant jusqu'à utiliser la nature comme élément sculptural (Guiseppe Penone...). Dès lors, une sculpture se définit plus comme un élément s'inscrivant dans l'espace que comme une figure en trois dimensions.

Marcel Van Thienen musicien de formation s'est tourné vers la sculpture à partir de 1958. Il opte pour des matériaux qui lui permettent de travailler sur le mouvement dans l'espace et propose ainsi une œuvre à la fois monumentale et légère. La qualité de son travail, sa réflexion sur l'espace publique lui vaut plusieurs commandes importantes : à Cergy-Pontoise, pour la place de la Recouvrance à Brest, à Reims, au Parc Floral de Vincennes, mais aussi à Séoul, et à Tokyo.

Son œuvre est conservée en outre dans plusieurs collections publiques françaises notamment en région parisienne : le Fonds National d'Art Contemporain, le Fonds régional d'Ile de France ainsi que le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

---



## DESCRIPTION DE L'OEUVRE

### Décor et iconographie :

S'inspirant des formes mobiles traditionnelles comme les girouettes qui ont longtemps marqué nos paysages ruraux, tout en se référant aux travaux d'Alexandre Calder, Van Thienen réalise à partir des années 70 une série de sculptures en mouvement qu'il intitule « oscillant ». L'idée du mouvement est chez lui profondément inspirée de son expérience musicale. Il souhaite ainsi imprimer un « tempo » à ses œuvres, un rythme généré par la nature elle-même. Il joue ainsi du contraste entre des formes strictes et rigoureuses et l'aléatoire du mouvement généré par le vent.

### Etat de l'œuvre :

Très bon état de conservation même si le balancier a été bloqué pour des raisons de sécurité.

---

## HISTORIQUE DE L'OEUVRE

Cette œuvre a été réalisée dans le cadre des commandes publiques dites du 1% artistique. La décision d'attribuer le projet à Marcel Van Thienen a été prise lors de la réunion du Comité nationale en date du 18 avril 1973. Les archives ne font mention d'aucun nom d'architecte. Le Comité approuve à la majorité le choix de l'artiste. Il n'y a pas de trace de description du projet dans les archives, l'œuvre aurait été installée au sein de l'établissement à partir de 1974.

L'œuvre a été identifiée en 1998 lors d'un recensement mené par le Service du Patrimoine Culturel du Conseil général qui visait à identifier l'ensemble des œuvres d'art réalisées dans le cadre du 1% et conservé dans les collèges du Département.

---

## SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

- **Archives Nationales** : AN Délégation aux arts plastiques / création contemporaine. Versement 880-446. 17-22.
- **Notice** Conseil général 1998.
- **Catalogue** : exposition Marcel Van Thienen, Paris, Musée D'Art Moderne de la Ville de Paris 1975.

---

commune : **JUVISY-SUR-ORGE**  
canton : JUVISY-SUR-ORGE

édifice : Salle des fêtes  
emplacement Mur sud au dessus de l'escalier au 1<sup>er</sup> étage de la salle des fêtes

---

type : tapisserie  
dénomination : **Le jardin des poètes**

matière et technique : tapisserie de laine  
Datation : 1955  
Auteur : Jean Lurçat (1892-1966)

---

#### **PROTECTION DE L'ŒUVRE**

propriétaire : Commune de Juvisy-sur-Orge

protection actuelle : non protégé  
Protection proposée : **inscription**



---

#### **INTERET DE L'ŒUVRE**

Cette tenture de laine de grande dimension (3,60 X 7,15 m) a été réalisée en 1955. Jean Lurçat qui exécute des cartons de tapisseries depuis 1917 mais travaille à Aubusson depuis 1933 selon une technique particulière qui a permis à la manufacture d'Aubusson de renaître et de s'adapter à la création contemporaine. Alors que les maîtres-lissiers travaillaient avec une multitude de couleurs, Lurçat adopte le parti d'utiliser un nombre de couleurs limitées (44 au total) dont la stabilité à la lumière est assurée. Sa palette se limite ainsi à 6 dégradés de jaune, 5 gris, 5 bleus dérivés de l'indigo, 6 ocres, 9 rouges, 5 verts, 6 coloris « bois », un noir, un blanc. Lurçat opte également pour deux tons de fond exclusivement. Il choisit un point « robuste » selon sa propre expression et, au lieu de réaliser un carton peint, il se contente de dessiner les contours et d'indiquer les coloris par une numérotation allant de 1 à 44. Il en résulte des œuvres aux coloris francs et chatoyants dont ce jardin des poètes est un brillant exemple. C'est également une œuvre particulièrement représentative de ce renouveau de la tapisserie engagé par Jean Lurçat, continué par Picart-Le Doux et qui intéresse encore la création contemporaine.

---

## DESCRIPTION DE L'OEUVRE

### Décor et iconographie :

Ce décor allégorique reprend la figure d'Orphée, image et symbole du poète selon Ovide, musicien capable de dire la métamorphose des êtres comme le suggère Lurçat qui figure l'homme entouré de flammes. Des citations d'Eluard, Apollinaire, Marcenac, Guillevic et Lacote accompagnent la figure d'Orphée. Comme le titre le suggère « le jardin des poètes » la symbolique du monde végétal et animal est très présente dans un foisonnement souligné par une alternance diurne et nocturne.

### Etat de l'œuvre :

Œuvre empoussiérée qui présente des défauts d'accrochage (déséquilibre de Répartition du poids)

---

## HISTORIQUE DE L'ŒUVRE

(notice rédigée par Antoine Lebas, conservateur du Patrimoine à l'Inventaire général de la DRAC Ile de France dans le cadre de ses recherches d'inventaire)

Cette tapisserie provient de la manufacture d'Aubusson (immatriculation G1472) et a pour éditeur l'atelier de Suzanne Goubely. D'après le centre de documentation d'Aubusson, l'oeuvre a été réalisée en 1955. La galerie "La Demeure" loue la pièce à la ville de Juvisy à titre de décor monumental lors de l'inauguration de la salle des fêtes en 1957. La ville achète définitivement l'oeuvre en 1960 quand la galerie lui trouve des acquéreurs sérieux menaçant la ville de perdre l'objet. La tapisserie n'est plus exactement à son emplacement d'origine car elle a changé de mur-support : lors de l'inauguration, l'oeuvre était suspendue dans le foyer, au-dessus des portes ouvrant sur la salle de spectacle, comme une invitation à une rêverie créatrice. Mais l'abaissement du plafond, occasionné par l'isolation du local, réduisant la hauteur du panneau mural, l'oeuvre fut transférée durant les années 70 ou 80 sur le mur méridional où elle se trouve toujours.

Aucun témoignage ni document - que ce soit aux archives d'Aubusson, chez l'artiste, aux Archives municipales ou départementales - ne permet aujourd'hui de justifier l'intérêt alors porté par la municipalité de Juvisy à l'oeuvre de Jean Lurçat sinon, peut-être, une certaine convergence politique entre une municipalité de gauche et un "compagnon de route" du Parti communiste. On notera également que l'architecte de la salle des fêtes était Paul Ohnenwald et que la directrice artistique de la galerie "La Demeure", qui proposa à la ville l'acquisition, s'appelait Denise Majorel-Ohnenwald

---

## SOURCES DOCUMENTAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

Notice DRAC Ile de France, notice Juvisy rédigée par Antoine Le Bas (2005)

Colloque 1992 : Jean Lurçat et la renaissance de la tapisserie à Aubusson : [Aubusson, École nationale des arts et techniques de la tapisserie, 29 et 30 juin 1992] / [organisé par le Conseil général de la Creuse] 1992